

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											J	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

JOURNAL POUR TOUS.

"La lecture est le premier des plaisirs."

Vol. 1.

OTTAWA, 29 MAI, 1879.

No. 40.

L'HONNÊTE HOMME.

"Georges, lui dit le négociant, vous seriez content, n'est-ce pas? s'il se présentait à vous une occasion de quitter la France pendant deux années, de vous créer durant cette absence une position honorable, et de vous trouver à même de gagner, par votre travail, une somme plus que suffisante, pour réparer la brèche que vient, à cause de vous, de faire le président à sa petite fortune?"

—Ce serait le plus cher de mes vœux.

—Eh bien! mon ami, je viens vous offrir tout cela. Un de mes bâtiments va partir pour la Jamaïque. J'ai besoin d'une personne sûre pour surveiller mes intérêts à bord et après le débarquement. Celui que j'emploierai recevra, en outre de cinq mille francs d'appointements, un cinquième des bénéfices; voulez-vous être cette personne-là?"

Georges se jeta dans les bras du négociant.

"Comment ai-je pu mériter un pareil témoignage de confiance, après l'indigne conduite que j'ai tenue?"

—Par votre repentir, par vos malheurs, mais plus encore, je vous l'avoue, par l'amitié que vous porte monsieur Emile. Mon bâtiment met à la voile ce soir même; voici des notes où vous trouverez les instructions qui vous seront nécessaires pour remplir mes intentions; voulez-vous partir?"

—Il faut auparavant que j'en demande la permission à mon père.

—Georges, répliqua le président vivement ému, il m'est douloureux de me séparer de vous, de vous, mon enfant, le seul être qu'il me reste à aimer depuis que j'ai perdu votre sainte mère. Mais à Dieu ne plaise que je fasse entrer la moindre considération personnelle dans une résolution qui doit achever de vous mettre dans la bonne voie, et vous donner les moyens de réparer, autant que possible, les fautes dont le remords vous fait tant souffrir! Partez donc, mon enfant, et que ma bénédiction vous accompagne. Je suis bien âgé et bien souffrant. Je ne sais si, dans deux années, vous me retrouverez encore de ce monde; mais si votre père

n'est pas là pour vous tendre les bras au moment du retour, soyez sûr que, dans le ciel près de votre mère, il priera Dieu pour son fils bien-aimé. Adieu, Georges; vous avez cruellement appris par une fatale expérience tout ce qu'il y a de douleur à sortir de la voie du devoir; j'ai la certitude maintenant que votre cœur vous préservera des erreurs de votre tête. Adieu, mon enfant, adieu."

Pour éviter de prolonger les douleurs de cette séparation, monsieur Berghem et Emile chargèrent un domestique intelligent de rassembler tous les objets qui pouvaient être utiles à Georges dans la traversée, et emmenèrent aussitôt ce dernier à bord. Là, il trouva dans sa cabine du linge, des vêtements, des livres, des instruments de mathématiques, en un mot, tout ce qui pouvait lui adoucir les privations et les ennuis du voyage. Sans de l'assentiment de Georges, monsieur Berghem avait fait préparer tous ces objets à l'avance.

"Votre départ vous a été annoncé et se passe un peu brusquement, dit-il; mais j'ai pensé qu'une séparation opérée de la sorte serait moins pénible à vous et à votre père. Vous trouverez ici le capitaine du bâtiment qui est un jeune homme plein d'intelligence, de douceur et de fermeté. Il vous sera d'une société agréable, et vous pouvez avoir toute confiance en lui, car l'expérience et le malheur l'ont aussi prouvé depuis longtemps. Adieu, Georges!"

Quand Georges eut embrassé monsieur Berghem, il vint à Emile.

"Tu as été pour moi plus qu'un frère, lui dit-il: tu aurais dû t'éloigner avec dégoût d'un ingrat insensé, et, loin de là, tu lui as tendu la main quand il s'était jeté dans la fange; tu l'as relevé, tu l'as réconcilié avec lui-même. Emile, vois-tu, ce sont là de ces dévouements que l'on n'oublie point et auxquels, à moins d'être un monstre, on ne cesse de penser toute sa vie avec attendrissement. Nous voici séparés encore une fois; mais je te jure, par le souvenir de ma mère, que jamais tu n'auras à rongir désormais de ton amitié pour moi. Adieu, frère!"

Cependant, les voiles s'enflaient, les matelots étaient impatients de lever l'ancre, et un canot attendait monsieur Berghem et Emile pour les ramener au rivage. Il fallut donc se séparer

et mettre un terme à ces tendres étreintes.

Bientôt Emile, debout sur l'estacade du port, ne distingua plus le bâtiment sur lequel partait Georges que comme un point grisâtre à peine reconnaissable parmi les vapeurs indécises dont s'enveloppait l'horizon.

Monsieur Berghem, en lui frappant sur l'épaule, fit sortir son compagnon de la rêverie dans laquelle celui-ci restait plongé.

"Allons, il faut essayer ses yeux et revenir au logis, car nous partons demain pour Cambrai, et j'ai des affaires à terminer avant de me mettre en route. Pendant que je travaillerai dans mon bureau, vous irez dire un dernier adieu à notre vieil ami le président, et vous reviendrez au logis faire de la musique avec ma femme et ma fille. Thérèse n'est encore qu'une petite fille de quatorze ans, mais elle chante et joue du piano comme une grande personne, et vous êtes si bon pour elle, qu'elle voudrait vous avoir pour frère, disait-elle hier. Mon travail fini et votre musique terminée, nous souperons, nous irons faire une promenade sur le port, et demain matin, ma foi! nous tournerons le dos à la ville de Dunkerque. Vous n'en êtes point fâché, n'est-ce pas, mon cher Emile? Il vous tarde de revoir vos clochers; il vous tarde d'entendre la voix de vos ouvriers; il vous tarde plus encore d'embrasser votre mère, vos sœurs et votre père. Patience! après-demain, vous aurez retrouvé tout cela, vous aurez repris votre travail et vos habitudes! Oh! ceux-là qui veulent une vie ambitieuse et agitée ne savent pas le bonheur que l'on trouve dans une existence laborieuse, paisible, et que n'agitent point sans cesse des secousses et des soubresauts. Être satisfait du présent, sans regret de la veille et sûr du lendemain, voilà le bonheur qu'on se crée quand on a de l'esprit de conduite et du courage à la besogne. Croyez-m'en, Emile, vous marchez dans la voie du véritable bonheur; n'échangez jamais cette modeste position pour une autre qui vous paraîtrait plus brillante, mais moins certaine. J'ai sacrifié à cette folie, moi, et malgré l'éclatante réussite qui a couronné ma résolution, j'ai peut-être payé trop cher ma grande fortune par les inquiétudes et les craintes qu'elle m'a causées. C'est

une vieille fable, mais une fable vraie que celle qui dit : Ne faites votre nid ni trop haut ni trop bas ; trop bas, il y a des tempêtes et quelquefois aussi de la boue, car une tempête peut y renverser le nid et les nicheurs."

X.

Cependant, une lettre d'Emile était venue annoncer son prochain retour à sa famille et avait causé une grande joie à madame Dorvilliers, à ses filles et au pauvre vieux malade. Chacun s'occupait donc, au logis, de préparer quelque surprise agréable au jeune homme, sans rien négliger toutefois de ce qui pouvait ajouter au confortable du logement destiné à recevoir l'ami qu'Emile ramenait avec lui. Si madame Dorvilliers avait profité de l'absence de son fils pour faire mettre un papier nouveau dans sa chambre, substituer des rideaux neufs aux vieilles draperies de la fenêtre, la chambre d'ami ne fut pas non plus négligée, je vous l'assure, et reçut toutes les recherches d'une propreté exquise et d'un luxe bourgeois, à bon marché. Mais tout cela fut disposé à l'avance ; car le jour de l'arrivée d'Emile, personne ne put rien faire dans la maison, excepté madame Dorvilliers et la vieille Barbe, qui s'y trouvaient forcées impérieusement par la nécessité de préparer le dîner des voyageurs.

Tandis que Julie et Blanche, vêtues avec soin de leurs plus jolies robes d'intérieur, allaient et s'agitaient sans pouvoir se résoudre à s'asseoir, et interrogeaient sans cesse la pendule, monsieur Delloye, venu une bonne heure avant l'heure indiquée pour l'arrivée de la diligence, las d'attendre, finit par aller au-devant de la voiture, non-seulement jusque dans le bureau des messageries, mais encore jusque sur le grand chemin, ou bientôt, grâce au ciel, il vit paraître au loin un tourbillon de poussière. Ce tourbillon approcha rapidement, puis s'arrêta et deux personnes descendirent de la voiture. C'était Emile, qui se jeta dans les bras du médecin, c'était monsieur Berghem qu'Emile présenta à son vieil ami. Puis, tous les trois revinrent ensemble à la ville dont ils se trouvaient fort peu éloignés d'ailleurs.

Mais quelque tendre que fut l'accueil de monsieur Delloye, un accueil bien plus tendre encore attendait l'heureux voyageur en rentrant chez lui. Dès qu'elles le virent, de la fenêtre, ses deux sœurs aînées, car la plus jeune, Joséphine, était absente, accoururent au-devant de lui, se jetèrent à son cou et l'embrassèrent, riant et pleurant de joie. Sa mère ne pouvait point parler, tant elle était émue, et son père lui criait :

"Emile ! mon cher Emile ! viens à ton vieux père, qui ne peut aller à toi !"

L'heureux jeune homme ne pouvait suffire à tant de transports, à tant d'embrassements, d'autant plus que les ouvriers étaient venus se mettre de la partie. Sans en demander la permission, sans l'avoir prémédité à l'avance, spontanément, ils étaient entrés ; ils entouraient leur jeune patron ; ils lui serraient la main et montraient tous des visages rayonnants de satisfaction.

Monsieur Berghem, plus d'une fois, avait recouru à sa tabatière pour cacher son émotion ; monsieur Delloye ne songeait pas à déguiser la sienne.

Emile, touché de tant de témoignages d'amitié, mit un terme à cette scène attendrissante, en invitant les ouvriers à venir, le lendemain dimanche, dîner tous avec lui ; puis, tandis qu'ils se retiraient joyeux, il prit son père dans ses bras, et le transporta dans la salle à manger, où chacun prit place pour dîner.

Quand tout le monde fut assis, les regards d'Emile se portèrent sur un monsieur assis à table en face de lui, et dont les traits lui semblaient tout-à-fait inconnus. Monsieur Delloye se prit à rire.

"Or ça, mon cher Emile, vous regardez monsieur avec surprise ; ne le reconnaissez-vous point ?"

—Non, mon cher docteur.

—C'est pourtant une de nos anciennes connaissances à vous et à moi. Caissier d'une célèbre maison de banque de Paris, monsieur a été envoyé en ce pays par son patron pour une affaire importante, et si délicate à traiter, qu'elle exigeait un homme à la fois aussi probe qu'habile.

—Il suffit que monsieur soit de vos amis pour qu'il soit le bienvenu chez mon père.

—Il est de mes amis sans doute, et de mes meilleurs, ajouta le médecin en tendant la main à l'étranger ; mais il est aussi le vôtre, mon cher Emile.

—Comment cela ?

—Il a su vous rendre, il n'y a pas bien longtemps, dans la personne d'un de vos amis, un service que vous n'auriez pas oublié sans ingratitude, or, vous n'êtes point et vous ne serez jamais un ingrat.

—Comment ! c'est monsieur qui a rendu à Georges un service si généreux, et cela parce que Georges était mon ami ?

—Précisément, c'est lui.

—Comment vous en remercier, monsieur ?... Et pourtant plus je vous regarde, et moins je vous reconnais.

—Vous avez donc oublié le mendiant que vous rencontrâtes il y a

trois ans près de l'allée de Fénélon ?...

—Quoi ! ce serait...

—Moi-même, monsieur ; moi, que vos secours et les conseils de votre respectable ami monsieur Delloye ont arraché à la misère et à l'inconduite. Je me trouve maintenant dans une position que je n'aurais jamais osé désirer, même dans mes rêves les plus extravagants... Je vous dois tout ce bonheur, messieurs.

—C'est-à-dire que vous le devez à votre intelligence et à votre bonne conduite ; nous n'avons fait que semer une petite graine ; mais la terre était bonne, et il a poussé un arbre."

Il fallut conter les détails de cette aventure singulière à monsieur Berghem. François Muller se chargea lui-même de ce soin, et vous pouvez comprendre qu'il y mêlait à chaque instant des paroles de reconnaissance pour ses bienfaiteurs.

Du reste, cette histoire était plus merveilleuse par ses résultats que singulière dans ses détails. Parti avec monsieur de Vergennes dont il avait trouvé et rendu le portefeuille, François, on se le rappelle, se mit à travailler avec tant d'ardeur, que son patron remarqua les progrès sensibles qu'il faisait ; car non-seulement François ne commettait plus de fautes de langage en parlant, mais encore il écrivait correctement ; comme put s'en convaincre directement deux ou trois fois monsieur de Vergennes. Un matin le banquier fit appeler François dans son cabinet, et lui dit :

"Mon garçon, sais-tu bien calculer, et te sens-tu capable de tenir les écritures d'une caisse ?"

—Oui, monsieur.

—Voyons, fais-moi les opérations d'arithmétique que je vais t'indiquer."

François s'en acquitta à merveille.

"Maintenant, de quelle façon établis-tu un livre de caisse ? Trace-moi cela sur ce papier blanc."

Monsieur de Vergennes proposa plusieurs objections à François, et François en sortit toujours victorieux ; alors son patron lui dit :

"François, tu n'es plus mon garçon de caisse ; vous êtes mon caissier, le premier de mes commis et mon homme de confiance. Vous ne recevrez d'ordres que de moi ; vos honoraires seront de six mille francs, plus mille écus pour vos frais d'établissement."

"Je ne saurais vous dire, ajouta François en racontant cet entretien à monsieur Berghem et à ses amis, je ne saurais vous dire l'impression que produisirent sur moi les paroles de mon protecteur ; je n'attendais bien à changer mon humble position de garçon de caisse contre celle de commis ; mais devenir le premier de la

maison après monsieur de Vergennes; c'était à en mourir de joie.

—Comment ai-je mérité tant de faveur? comment vous remercier, monsieur?

—C'est à moi à vous remercier, François; car je trouve en vous un commis fidèle, intelligent et dévoué; c'est un trésor trop rare pour qu'on ne s'estime pas heureux de le posséder. Allez vous procurer les vêtements nécessaires à votre nouvelle position, et demain je vous installerai dans les bureaux."

"Le lendemain matin, en effet, monsieur de Vergennes me prit par le bras, me fit traverser tous les bureaux, me conduisit à la caisse, me la remit entre les mains, et la reconnut et la vérifia avec moi. Il me parla d'un ton si plein de déférence et de politesse, que chacun des commis l'imita dès lors, et oublia le garçon auquel il donnait naguère des ordres, pour ne voir en moi qu'un supérieur qui allait leur en donner.

"Depuis cette époque mon patron m'a envoyé deux ou trois fois en mission, et je crois toujours m'en être acquitté d'une manière heureuse, puisqu'à mon retour j'ai constamment reçu de monsieur de Vergennes des témoignages de sa satisfaction... Mais vous pouvez juger de ma joie lorsqu'il y a vingt jours je reçus de lui l'ordre de partir pour le nord de la France, pour votre pays, monsieur Delloye, pour votre pays, monsieur Emile, vous, mes bienfaiteurs, vous, à qui je dois tout! Vous savez le reste. En montant en voiture, je trouvai un jeune homme dans une situation pénible, et qui se disait votre ami; je fus assez heureux pour lui rendre un service qui vous a été agréable, et dont monsieur Delloye m'a déjà bien récompensé en me remerciant comme il l'a fait en votre nom. Depuis mon séjour dans ce pays, j'ai parcouru les villes voisines où m'appelaient les affaires de ma maison, et me voici, monsieur, tout fier et tout heureux du bon accueil que je reçois de vous, et prêt à remonter en voiture pour aller rendre compte d'une mission dans la réussite de laquelle j'espère avoir dépassé toutes les espérances et toutes les prévisions de monsieur de Vergennes.

—Je désespérais de l'espèce humaine, dit monsieur Berghem, et jusqu'ici j'avais trouvé dans les hommes tant de fourberie et de vices, que je les avais pris en mépris et en haine. Mais aujourd'hui, Emile, vous me guérissez de ma misanthropie, vous me réconciliez avec l'humanité. En voyant de quels cœurs droits et purs vous vous trouvez entouré, je comprends aussi avec quelle confiance vous combattiez mes tristes doctrines

Non, les hommes ne sont pas tous méprisables et méchants, puisque je me sens fier et heureux de voir réunis autour de moi des caractères aussi honorables que ceux de monsieur Muller, de monsieur Delloye, de votre mère, de vos sœurs et de votre père. Je rougis maintenant, mon ami, d'avoir attendu jusqu'à présent pour vous faire part d'un projet qui ne peut guère, par malheur, se réaliser avant trois ans, mais dont je veux que nous prenions aujourd'hui, sur l'heure, l'engagement tous les deux. Je vous ai dit que j'avais des affaires à Cambrai; je rougis de ce mensonge, Emile. Ma seule affaire était de savoir si je vous trouverais dans votre famille, comme à Dunkerque, digne des projets que je formais pour vous; à présent, Emile, c'est moi qui crains de n'être pas digne de vous voir devenir mon fils... Dites, quand ma fille unique aura dix-sept ans, et elle en compte quatorze, voulez-vous devenir son époux?

—Moi! si pauvre en comparaison de votre immense fortune?

—Laissez-vous, Emile? je vous le demande comme une grâce! Laissez tomber votre main dans la mienne."

Emile se jeta dans les bras de monsieur de Berghem; tous les témoins de cette scène touchante applaudirent.

"Messieurs, je vous présente le fiancé de ma fille unique, Thérèse Berghem; je règle la dot à cinq cent mille francs; la noce se fera dans trois années.

—Oh! qu'il nous tarde de voir notre sœur Thérèse! s'écrièrent les jeunes filles.

—Vous la verrez au printemps prochain; elle viendra passer une partie de la belle saison avec vous, et vous me la ramènerez ensuite à Dunkerque, où vous séjournerez quelques mois. N'est-ce pas, monsieur Dorvilliers, n'est-ce pas, madame Dorvilliers? Ainsi, aujourd'hui les fiançailles, et dans trois ans la noce, et nous y serons tous. Monsieur Muller et monsieur Delloye voudront bien être nos premiers témoins.

—J'accepte de grand cœur.

—Et moi aussi, pourvu que Dieu me laisse vivre jusque-là: ce que je lui demande avec instance. Ensuite, je pourrai mourir, mon cher Emile, car vous serez aussi heureux que je le désire; aussi heureux que vous le méritez.

—Qui parle ici de mourir? Pourquoi douter de la Providence? Ne doit-elle point bénir nos projets, puisqu'ils sont honorables et justes? Allons, pas de pensées tristes! Bénissons Dieu, ne doutons pas de lui... A la santé de mon gendre! à la santé d'Emile!

—A la santé d'Emile! firent toutes les voix.

—Vive monsieur Emile! répéterent des houras du dehors.

C'étaient les clameurs joyeuses de ses ouvriers, qui répondaient aux acclamations des heureux convives.

Le lendemain de cette journée heureuse, François Muller exprima le désir de revoir, avec ses amis, l'allée de Fénélon où, pauvre mendiant il les avait vus très jadis. Tous les quatre prirent donc le chemin de cette promenade. Tandis que le caissier de monsieur de Vergennes et l'armateur dunkerquois marchaient les premiers, se donnant le bras et causant avec intimité, Emile restait à côté du docteur et paraissait plongé dans une rêverie pleine de tristesse. Monsieur Delloye voulut en connaître la cause.

"Ce matin, lui répondit le jeune homme, ma mère est venue me faire part d'une résolution qu'elle a prise en mon absence, et qui cause la mélancolie où vous me voyez. Comme je m'informais de ma sœur Joséphine et des motifs de son absence: "Ta sœur, me dit-elle, nous a quittés pour deux ou trois années."

—Pour deux ou trois années? m'écriai-je.

A continuer.

QUELQUES PENSÉES.

Il faut enseigner les mots pour les pensées, et les pensées pour le cœur et la vie.—GRÉGOIRE GIRARD.

Ce n'est pas ce qu'on mange, mais ce qu'on digère qui rend fort. Ce n'est pas ce qu'on gagne, mais ce qu'on épargne qui rend riche. Ce n'est pas ce qu'on lit, mais ce dont on se souvient qui rend savant. Ce n'est pas ce qu'on professe, mais ce qu'on pratique qui rend juste et équitable.

Rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir: on se croit l'âme desséchée; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à déguster de la vie.—MME. DE STAËL.

LA PRUDENCE.—J'ai vu dans ma vie plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple sur le grand théâtre du monde, ou sur le théâtre de la société, ces grands héros de la dissimulation: en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister la prudence, ou ma prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer.—Si vous venez à toucher ma poche par hasard, je ne serais nullement inquiet, car vous ne sentiriez qu'un mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille: si je portais un poignard ou un pistolet, il en serait autrement. Je tiens donc mes poches nettes, et je les tourne volontiers.—JOS. DE MAISTRE.

LA FEMME A L'EGLISE.

Nous empruntons à l'ouvrage de Mme. de Saverny : *La femme hors de chez elle*, quelques excellents conseils aux dames :

A l'Eglise, plus que dans le monde, plus que partout, la tenue d'une femme bien élevée ne se fera remarquer que par un mélange de réserve et de parfaite simplicité.

Il y a des personnes qui arrivent généralement en retard, ce qui oblige une foule de gens à se déranger pour leur laisser prendre leur place. Là, elles s'installent non sans peine et non sans faire du bruit et un *froufrou* de soie chiffonnée. Tous les yeux se tournent de leur côté, c'est sans doute ce qu'on veut. Le tour de celui qui devrait être le premier, le seul objet de vos pensées, ne vient qu'ensuite.

N'est-il pas de haute convenance et de bien meilleur goût d'arriver au moins juste à l'heure, de se glisser sans bruit à sa place et de s'absorber dans des pensées que comporte seule la sainteté du lieu.

Un autre genre tout aussi blâmable, est celui de certaines personnes qui effectent de faire à tout propos de grands signes de croix, de se prosterner de façon à témoigner une humilité que je soupçonne fort cousine de l'orgueil, et qui marmottent à demi-voix et d'un ton lamentable leurs oraisons, de manière à troubler tout le monde.

Mon humble avis est que la sincérité d'une dévotion qui s'affiche risque fort d'être suspectée. On est pieux pour Dieu et pour soi et non pour faire la leçon au voisin ou pour tirer vanité de sa piété.

Remplissez donc vos devoirs religieux, tout simplement, sans bruit, sans affectation, avec le calme de personnes qui accomplissent un devoir sérieux sans souhaiter qu'on le remarque.

LES MODES DU PRINTEMPS.

Voici les modes qui seront suivies pendant la saison de l'été :

La tête haute sera portée par ceux qui ont la conscience pure. Ce sera le contraire pour ceux qui auront quelques crimes à se reprocher.

Les bourses bien garnies ne seront pas mises de côté cette année encore. On les portera comme d'habitude.

On continuera à s'injurier dans les journaux, et les destitutions politiques seront bien vues.

Les relations entre les pauvres et les riches, parents ou non, seront hors de mode cette année.

Pour les chapeaux, ce qui sera le plus de mode sera de les payer d'avance.

Les poignets seront en toile blanche pour ceux qui paieront leur blanchisseuse, et en fer pour ceux qui déroberont quelque chose.

Les outils seront bien portés à la main trois fois par jour. Cette mode sera la même pendant l'hiver.

Les bâtons des hommes de police seront souvent portés sur la tête des gens.

Dès que la neige sera tout à fait disparue, marcher nu-pieds sera de mode pour plusieurs.

Mais la mode qui sera la mieux vue est de payer son abonnement d'avance au journal que l'on reçoit. Cependant l'on

crainait que l'ancien mode ne soit encore suivi : ne jamais payer.—[L'Événement.

—:o:—

Il existe une société, à Paris, incorporée sous le nom de "Los Angeles Gardiens." Son but est de venir en aide et de protéger les malheureux qui s'adonnent au vice de l'ivrognerie, et de les reconduire à leurs foyers. On admet que des membres d'une société à toute épreuve. Les jours de fête et les Dimanches, on voit ces sociétaires rôler autour des buvettes ou autres places publiques. Ils guident tous les ivrognes qu'ils rencontrent, prennent soin de leur argent, s'ils en ont, et la remettent à leurs familles. Aucun de ces anges gardiens n'a encore été accusé d'empêcher un seul centin appartenant aux esclaves de Bacchus.

—:o:—

SINGULIER PHÉNOMÈNE.

Le vapeur *Colorado*, arrivé à St Louis, Missouri, mercredi dernier, avait un passager qui promet de créer une profonde sensation, non seulement dans la faculté médicale, mais dans le public en général. C'est un garçon de six ans, dont la tête et les pieds présentent le plus singulier phénomène que le monde ait jamais vu. Sa tête est formée absolument comme celle d'un coq, avec bec, crête, barbe et plume au complet. Elle est aussi grosse que la tête d'un enfant de cet âge, la plume s'étend jusqu'aux épaules. Il porte un manteau boutonné jusqu'au cou et présente l'apparence d'un coq monstre habillé en petit garçon. Il n'y a absolument rien à la tête qui indique que ce soit celle d'un être humain, et c'est une parfaite reproduction en grand de celle d'un membre d'une famille de basse-cour. Les pieds et les jambes, jusqu'aux genoux, sont ceux d'un coq, quoique bien plus gros que celui du plus gros Shangi connu. Les mains sont celles d'un être humain, bien formées, mais bien plus larges. A l'exception de la tête, des jambes et des pieds, l'enfant a tout le développement d'un être humain.

—:o:—

RECETTES.

Empoi préparé à la gomme Arabique.

Prenez deux onces de belle gomme arabe, réduisez-la en poudre que vous déposerez dans un pot et sur-lequel vous jetterez une chopine d'eau bouillante, couvrez le pot et laissez ainsi douze heures, après quoi vous mettrez le liquide dans une bouteille que vous aurez le soin de bien boucher. Une cuillerée de ce liquide par chopine d'empois suffit pour donner au linge toute la beauté du linge neuf, particulièrement pour les collets et les devants de chemises.

Beignets de Pomme.

Videz des pommes, pelez-les, coupez les enrouelles de près d'un centimètre d'épaisseur, trempez-les dans une pâte à frire; lorsqu'ils sont bien gonflés et dorés, égouttez-les, poudrez-les, et surtout les servez brûlants. Au lieu de pommes mettez des moitiés d'abricot.

Nettoyage des Plumes d'Austruche.

On fait une eau de savon légère, on la laisse chauffer jusqu'au point où la main ne puisse plus endurer la chaleur. On plonge alors les plumes dans ce te solution, qu'on retire du feu; on les y laisse baigner quelques heures, mais en même temps on les presse soigneusement entre les mains; on les rince à l'eau tiède, puis à l'eau froide, qu'on exprime ensuite, et pressant les plumes entre deux linges; on les fait sécher, et lorsqu'elles sont encore un peu humides, on les agite dans l'air jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sèches.

On peut aussi laver les plumes dans une eau contenant de la craie en suspension.

Pour dresser les plumes, il suffit de les plonger perpendiculairement dans l'eau et de les retirer de même, et très-vivement; ensuite on les laisse égoutter en les attachant, le tuyau de la plume en haut.

Pour les friser on prend une lame de couteau à papier, puis légèrement on passe dessus chacun des brins de la plume; cette opération suffit pour les faire revenir sur elle-même en se roulant.

Colle au Riz.

On délaie à l'eau froide la farine de riz, et on la fait cuire sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit prise. Cette colle est d'un beau blanc et devient presque transparente en séchant. Sa force est telle, que les papiers collés par son moyen se déchirent plutôt que de se détacher, aussi l'emploie-t-on de préférence pour les articles de cartonnage qui exigent de la propreté en même temps que de la solidité, comme boîtes à thé, coffrets de toilette, etc. Elle est de toutes manières, bien supérieure à la colle de farine de blé, et elle convient particulièrement pour les ouvrages de relieur, pour fixer des gravures dans un livre, etc.

En mettant moins d'eau pour faire cette colle, on lui donne assez de consistance pour se modeler en jolies statuettes, bas-relief, etc., qui, en séchant, prennent un beau poli et imitent, à s'y tromper, la nacre de perle. Pour conserver ces objets il faut les tenir à l'abri de l'humidité. On donne le nom de *ciment du Japon* à cette colle ainsi préparée.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

0½ rue Sparks, Ottawa.